

Une nouvelle directrice, Émilie Bujès, prend en main le festival du documentaire de Nyon. Elle commente notre sélection de films.

Visions du Réel, un festival de 174 films où rien n'est «fake»



Photos Visions du Réel, Vanessa Cardoso

«OF FATHERS AND SONS»

▲ Le film fait l'ouverture du festival. Émilie Bujès: «Politiquement très fort, le film pose la question de ce qu'il faut faire pour aller rendre compte de certaines réalités. Talal Derki, réalisateur syrien établi en Allemagne, a fait croire qu'il était sympathisant du djihadisme pour filmer un membre d'Al-Nusra chez lui. Il rend compte d'une dynamique familiale, avec l'absence des femmes et l'embrigadement des enfants.»

JEAN-JACQUES ROTH

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

Les chiffres sont impressionnants, tous colorés de succès: 49e édition du festival, 174 films en provenance de 53 pays, 78 premières mondiales, beaucoup de Suisses, et l'an dernier un pic de fréquentation (40 000 visiteurs) qui installe Visions du Réel parmi les premiers de cordées des festivals du documentaire.

La nouvelle directrice Émilie Bujès, qui y travaille depuis cinq ans, a fait comme ses prédécesseurs. Elle a visionné du doc jusqu'au gavage. L'équipe de sélection - ils sont six - aura digéré environ 3000 films au cours de l'année pour établir la sélection.

37 ans, Franco-Suisse, Émilie Bujès a étudié à Fribourg et à Berlin. Elle dispose d'un CV long comme un jour sans pain et de compétences aussi vastes en art contemporain qu'en cinéma. Elle veut étendre son festival sur des terres plus aventureuses, où fiction et documentaire dialoguent. Émilie Bujès parle la novlangue de la création avec aisance, tout en restant sur le qui-vive pour être comprise du plus grand nombre. Elle est à l'image du festi-



«Jusqu'où peut-on aller dans l'entrelacs entre documentaire et fiction? Question passionnante!»

Émilie Bujès, directrice de Visions du Réel

val où des sections à large spectre (compétition, Grand Angle) voisinent avec des espaces plus expérimentaux («Latitudes», «Burning Lights»).

Émilie Bujès prend également le festival en main au moment où les «fake news» font des dégâts. Comment évolue la responsabilité du genre documentaire dans un univers où toute image porte un doute sur sa véracité? «La notion même de documentaire a toujours été un peu délicate, répond-elle. Du moment qu'on pose une caméra quelque part, elle a une

influence sur ce qu'on entend montrer. L'idée d'un documentaire objectif est surannée depuis longtemps. Mais jusqu'où peut-on aller dans l'entrelacs entre fiction et documentaire? Cette question est passionnante.»

Mais le documentaire, ça ne doit pas montrer la vérité? Le réel? Surtout aujourd'hui?

La question n'est pas tellement de savoir si un film est mis en scène ou non. Elle est de nature éthique et, selon moi, plus fondamentale: quel est le rapport du film à son sujet? C'est là que le contrat de confiance doit s'établir. À aucun moment, on ne doit avoir de doute sur la manière dont ce qui est représenté a été abordé. Un exemple un peu grossier: si quelqu'un dit qu'il ne veut pas être filmé et qu'il est filmé quand même, j'ai un problème. En revanche, le spectateur qui s'interroge si c'est vrai ou pas vrai, est-ce très pertinent? Tourner un documentaire, c'est tenter de traduire une idée, un sujet. Si la fiction est plus appropriée pour montrer cela, je n'ai pas de souci.

Vous créditez les spectateurs d'une grande capacité de décodage!



«DEPTH TWO»

► C'est un des nombreux documentaires de la sélection serbe, signé d'Ognjen Glavonić. Émilie Bujès: «Le film utilise le son de procès liés à la guerre en ex-Yougoslavie, en particulier à un massacre de Kosovars perpétré par des Serbes. On entend les témoignages des victimes en voix off alors qu'on voit les lieux hantés par cette tragédie.»



«TIME TRIAL»

► Passionné de cyclisme, Finlay Pretsell a consacré ce film à David Millar et à son retour à la course après son interruption de carrière liée au dopage. Émilie Bujès: «Ça va au-delà du portrait de sportif un peu plat. David Millar veut revenir dans la course, on le voit se préparer mais aussi courir, grâce à un dispositif de filmage inédit, très immersif.»



Je donne tout crédit au spectateur. Libre à chacun, ensuite, de déterminer si le film pose question ou pas. Pour moi, le rôle du film n'est pas de défendre une objectivité qui, de toute manière, n'existe pas.

Avec 3000 films visionnés, est-ce qu'il y a des chefs-d'œuvre du genre qui échappent à Visions du Réel?

Cela arrive. Nyon attire énormément de documentaires du monde entier, mais il y a une certaine compétition entre festivals. Parfois je rentre à la maison après avoir vu une merveille ailleurs. Si le film a postulé à Nyon et qu'il n'a pas été retenu, on va être fâché. Et s'il n'a pas postulé, on va être fâché aussi!

Qui sont les concurrents de Nyon?

Nous faisons partie de la Doc Alliance, qui regroupe sept festivals qui ont des profils purement documentaires, à Sheffield, Leipzig, Amsterdam... Par ailleurs, des festivals plus généralistes sont aussi de la partie. La section Panorama de la Berlinale a changé d'équipe, ils sont plus proches de nous désormais, et c'est un gros marché.

Trois maîtres du documentaire qui marquent l'empreinte d'Émilie Bujès sur son festival

Outre de nombreuses sections, Visions du Réel accueille trois invités d'honneur: l'Allemand Philip Scheffner, membre de Dogfilms, et l'Américain Robert Greene pour deux ateliers. Ainsi que la Française Claire Simon, «Maître du Réel» de l'édition, qui fait l'objet d'une rétrospective. «Ils sont emblématiques d'une vision du cinéma que j'ai envie de défendre», explique Émilie Bujès, qui a choisi de chacun un film qui l'a particulièrement marquée.

► «Der Tag des Spatzen» (**Le jour du moineau**), Philip Scheffner
«Le film met en miroir un moineau qu'on tue parce qu'il dérange un concours de dominos et la guerre en Afghanistan. Film délicat mais éloquent, qui se construit sur un fil. On comprend à retardement la manière dont les choses font sens.»

► «Kate Plays Christine», Robert Greene
«Une actrice part sur les traces d'une speakerine de la télévision qui s'était suicidée en *live* en 1974.

Le film travaille beaucoup l'entrelacs fiction et documentaire, de façon très troublante.»

► «Mimi», Claire Simon
«C'est le portrait d'une des amies de la réalisatrice, emblématique de la façon dont elle s'implique - c'est elle qui est dans le rapport le plus direct avec son sujet à l'intérieur du film. C'est très confortable pour le spectateur d'être dans la certitude qu'il comprend le lien tissé entre la réalisatrice et son sujet.»

